

Souffrant d'une sorte de complexe d'infériorité par rapport à la zoologie, la botanique était figée dans un cadre morphologico-systématique. On était surtout étonné par la variété du végétal, et l'on s'attachait seulement à le décrire et le classer. La botanique était incapable d'aller au-delà, d'étendre sa portée. En d'autres termes, l'étude des plantes n'avait jamais posé la question du vivant en tant que tel.

Qu'est-ce qui a changé ?

Emanuele Coccia : Depuis cinquante ans, des botanistes ont eu le courage de faire ce pas en avant. Francis Hallé en France, Stefano Mancuso en Italie, Karl Niklas aux États-Unis... se sont emparés de leur discipline pour poser des questions plus vastes, plus profondes sur l'idée de vie et en fin de compte universaliser leur science.

Et c'est ce que fait Peter Wohlleben dans son livre. Il a certes soulevé des critiques, notamment pour anthropomorphisme poussé à l'extrême, mais on lui pardonne, vu l'engouement suscité envers les plantes. En caricaturant un peu, l'une des thèses fondamentales de son livre est : pour comprendre ce qu'est le vivre-ensemble, nous devons regarder les plantes. De fait, il décrit la forêt comme un exemple parfait de cohabitation, très peu conflictuel.

Cet idéalisme ne lui a-t-il pas aussi été reproché ?

Emanuele Coccia : Oui, mais il s'explique. D'abord, il a des racines anciennes. Ce n'est pas un hasard si ce livre a pu être proposé en Allemagne, où il s'inscrit dans la plus pure tradition du romantisme et de la philosophie naturelle.

Ensuite, je pense qu'il faut le lire comme le symptôme d'une grande révolution, un de ces mouvements que j'évoquais, qui a bousculé la biologie dans les années 1970, à la suite des travaux de Lynn Margulis. Cette microbiologiste américaine a montré que les cellules eucaryotes (avec un noyau) seraient nées d'une suite d'associations symbiotiques entre différents procaryotes.

Grâce à cette théorie endosymbiotique, la biologie a abandonné le paradigme belliciste, c'est-à-dire l'idée que la nature est un espace de compétition, de lutte de tous contre tous. Le génie de Darwin consista à faire de ces conflits perpétuels le moteur de l'évolution dans la nature. Avec lui, la guerre n'était plus

contradictoire avec l'idée d'harmonie et d'équilibre naturel.

Cependant, l'endosymbiose découverte par Lynn Margulis raconte une autre histoire : l'une des plus grandes inventions du vivant, en l'occurrence la cellule eucaryote, ne relève pas de la guerre ou de la compétition, mais d'une symbiose, d'une coopération.

Ces travaux ont eu des répercussions dans d'autres domaines, notamment en anthropologie. Ce fut une révolution culturelle, la nature cessant d'être un monde de compétition pour devenir un havre de paix et d'harmonie. Au fond, le livre de Wohlleben est un peu le dernier avatar de ce bouleversement de la pensée. Et cette bienveillance est bien plus facile à démontrer chez les plantes qu'avec un lion dévorant une gazelle !

C'est une des clés de son succès. En ces temps d'incertitude et de tensions, un livre où la collaboration est montrée comme une force créatrice interpelle les lecteurs, sensibles à ce type de message. Ils en ont même besoin.

Justement, les préoccupations écologiques du grand public favorisent-elles cette ferveur pour les plantes ?

Emanuele Coccia : C'est effectivement une autre raison importante. Nous vivons sous une menace forte et nous prenons conscience à quel point l'humanité a profondément modifié l'ordre naturel. En conséquence, nous sommes devenus beaucoup plus attentifs aux autres formes de vie et aux interactions entre espèces, humaine, animales, végétales...

Ce mouvement va de pair avec l'entrée spectaculaire de l'écologie dans l'échiquier politique. La vie des abeilles, celle des arbres... sont devenues des questions politiques au même titre, ou presque, que la vie des migrants. C'est une révolution inouïe du point de vue de l'histoire des mentalités, de l'histoire de la pensée politique et morale en Occident.

Depuis cinquante ans, des botanistes se sont emparés de leur discipline et l'ont universalisée

Bien sûr, plusieurs auteurs anciens avaient avancé ce genre de thèse, mais ils restaient isolés. Là, on assiste à un phénomène de masse : aujourd'hui chacun est prêt à reconnaître que la disparition des abeilles est une question politique concernant non pas une nation, mais l'humanité tout entière.

On peut faire de nombreux reproches à l'écologie politique. Je pense notamment qu'elle n'a pas été capable de se libérer de son héritage théologique, ce qui entrave son efficacité. Il n'empêche, grâce à elle, tout un tas de questions longtemps monopolisées par les scientifiques sont désormais celles de n'importe quel citoyen lambda. Toutes les nouvelles pratiques que l'on voit apparaître, le retour à l'horticulture urbaine, la fascination pour les pratiques japonaises de sylvothérapie, la passion pour les fleurs... en découlent.

Les citoyens ont part ailleurs été préparés à regarder les plantes d'une autre façon. Prenez le film *Avatar* par exemple où, sur la planète Pandora, tous les êtres vivants, végétaux compris, sont interconnectés et sur un pied d'égalité.

Et puis, on y pense rarement, mais depuis les années 1970 nous avons progressivement été obligés de reconnaître que l'humain n'est pas le seul à incarner une intelligence. On en a d'abord attribué une à de plus en plus d'animaux, et aujourd'hui, avec la révolution de l'informatique, nous sommes prêts à en conférer une à des machines. Demain, ce sera au tour des bactéries : c'est un des sujets de recherche du neurobiologiste Antonio Damasio.

Alors, pourquoi pas les plantes ? Le pas a été franchi par Stefano Mancuso, l'un des fondateurs avec František Baluška, de l'université de Bonn, en Allemagne, de la neurobiologie végétale. Ils n'hésitent pas à parler d'intelligence des plantes, ce qui leur est beaucoup reproché.

Dans ce domaine, on doit prendre garde à ne pas projeter sur les plantes ou ➤